

Trois vignettes pour René Char

Jean Laude

Volume 10, Number 4, July–August 1968

Hommage à René Char

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laude, J. (1968). Trois vignettes pour René Char. *Liberté*, 10(4), 85–98.

trois vignettes pour René Char

à Yves Mairot

Ornant de vignettes «A une sérénité crispée», Louis Fernandez retient trois motifs: un serpent dressé serrant dans sa gueule une clef; deux oiseaux, tête-bêche, l'un plongeant, l'autre en essor; un fruit enveloppé de flammes. Idéogrammes presque, ces motifs sont, de même, des signes à un carrefour. Mais les chemins sont liés, comme les trois traits de foudre que rassemble la main de Jupiter. Celui qui à ce carrefour voudra se choisir n'oubliera pas le lieu d'où son chemin jaillit: lieu d'écartèlement, lieu d'unité.

Le serpent et la clef: Est confiée la clef à l'Ennemi. Qui osera la lui ravir? Il faudrait l'arracher à ce triangle vif qui se balance avec mollesse mais darde promptement, attaque et mord. L'accès de la demeure, celui-là le détient qui n'a ni feu, ni lieu.

«Prince des contresens, exerce mon amour
A tourner son Seigneur que je hais de n'avoir
Que trouble répression ou fastueux espoir.

Revanche à tes couleurs, débonnaire serpest,
Sous le couvert du bois et en toute maison.
Par le lien qui unit la lumière à la peur,
Tu fais semblant de fuir, ô serpent marginal.»
(L.P.A.)

Ce qui est dit, ici, doit être épousé, «vécu» dans la chair même du poème, de ce qui est écrit. Mais retenons que «le prince des contresens» est «débonnaire» et «marginal». Que ne résidant nulle part, il réside partout. Qu'il ne fuit pas mais feint de suivre «le lien qui unit la lumière à la peur». Le Serpent nous «exerce» (nous aide, nous enseigne) à «tourner» celui qui n'a «que trouble répression ou fastueux espoir»: à refuser de considérer, au terme, salut ou damnation en tant que, dès le commencement, ils auraient été promis, fixés comme commencement et comme fin. La lumière est une mauvaise réponse lorsqu'elle-même s'est unie à la peur. La contestation, ici radicalement affirmée, porte plus loin que celle d'un ailleurs, d'un au-delà, d'un futur. Elle récusé, aussi, d'emblée, toute nostalgie. «Tenir le pas gagné». Est signifié, ici, le refus de tout refuge: pas d'autre recours que dans l'avancée. «A toute pression de rompre avec nos chances, notre morale, et de nous soumettre à tel modèle simplificateur, ce qui ne doit rien à l'homme, mais nous veut du bien, nous exhorte: «Insurgé, insurgé, insurgé». (L.H.). Et à qui rechercherait, s'épuiserait à retrouver «les pouvoirs perdus», tenterait aujourd'hui «d'égaliser les Egyptiens, les Crétois, les Dogons, les Magdaléniens», René Char donne cet avertissement: «cette espérance de retour est la pire perversion de la culture occidentale, sa plus folle aberration». (A.R.) Théologie négative que celle-là ! Elle se situe dans la proximité du Dialogue d'un prêtre et d'un moribond, du Divin Marquis et de la Somme athéologique de Georges Bataille: les trois Vertus en sont le Risque, l'Insurrection, la Chance. L'«archipel» est son lieu, le «présent crénelé» sa durée.

Le vipéreau, «n'étant d'aucune paroisse, est meurtrier devant toutes.» (L.P.A.) Aussi bien, «la perte du croyant c'est de rencontrer son église. Pour notre dommage, car il ne sera

désormais plus fraternel par le fond». (S.C.) Laïques aussi bien que religieuses, les «églises» n'établissent qu'une fausse communication, et dangereuse, car illusoire d'apparence. Elles substituent un «modèle simplificateur» à la quête jaillissante d'où surgira, inattendue, inespérée (car l'attente et l'espoir l'éloigneraient à jamais): la Chance. Telle est la raison pour laquelle les Seigneurs de Maussanne se voient opposer un refus:

«L'un après l'autre, ils ont voulu nous prédire un avenir heureux.

Avec une éclipse à leur image, et toute l'angoisse conforme à nous.

Nous avons dédaigné cette égalité,

Répondu non à leurs mots assidus» (L.M.)

Le serpent se tient «sous le couvert du bois». Non qu'il se cache: surpris, il fait seulement «semblant de fuir». Il est cette image plurale qu'il faut se garder de réduire à un symbole: aussi bien, «nerveux et souple, encore que fragile» (S.E.), est-il l'insaisissable. «Prince des contresens», il se glisse d'un sens à l'autre, éclaire différemment les poèmes qu'il traverse. Que ce serpent gîte en nous, il est la présence même de ce qui ne se laisse point fixer: de ce qui n'est plus lorsqu'on le regarde. Présence noire, quelque peu affiliée à celle de l'anguille, à celle de l'indéterminé et du visqueux noué, (mais, remarque Francis dans *le Soleil des Eaux*, «le monde de la truite est inséparable de celui des anguilles. Ce n'est pas si simple d'admettre cela»), présence aussi de cette part inconnue de nous-même, à laquelle nous devons une «lucide fidélité».

Tel que dessiné par Louis Fernandez, le serpent serre dans sa gueule une clef. Et il est «en toute maison». C'est lui qui, selon le vœu rimbaldien, détient le lieu et la formule. Mais qui veut ravir la formule, situer le lieu (y résider) se déçoit: la présence fixée n'est qu'une absence. «Epouse et n'épouse pas ta maison», nous est-il enjoint par un Feuillet d'Hypnos. Il ne peut y avoir d'arrêt.

«Notre arrivée avant le givre
Et les feux chantants de l'hiver,
Augure le départ amer (P.A.)»

L'arrivée, c'est déjà l'appel du départ. «Les vrais, les purs bâtisseurs haïssent la léthargie des forteresses (S.C.)». Le but ne se laisse point atteindre: il n'est de but que déployé dans la marche, dans la course, dans le bond, que dans leur déployé lui-même. Il faut «être du bond. N'être pas du festin, son épilogue» (F.H.). Le serpent ne se tient en toute maison, il n'en serre la clef que parce qu'il habite et ne l'habite pas.

Le serpent ne réside que dans la succession de ses traces: il est là où nous ne le regardons pas. Ainsi le poète. «Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir» (F.M.): nul achèvement (nul épilogue) à en attendre, nulle nostalgie (nul repli sur la maison quittée, sur la maison détruite) ne s'y exprime. Tout au contraire, le désir se tend de poème à poème, et ne s'apaise et ne doit s'apaiser: «comment vivre sans inconnu devant soi?» (P.P.). De ce désir inapaisé, qui renaît autre de lui-même et lui-même restant, l'amour est cependant réalisé. La maison est ainsi (cette maison en laquelle se tient et ne se tient pas le serpent, dont le serpent serre dans sa gueule la clef), cette autre image plurale dont la présence est celle même du poème: «maison fragile» que fuit «le chasseur de soi» (et «son gibier le suit, n'ayant plus peur») (S.D.); maison détruite de l'enfance (Les Névons) — et qu'il faut «oublier rondement (D.N.), dont cependant, pierre après pierre», le poète «endure la démolition» (R.A.) maison gardienne d'un instant élu sur lequel il convient de ne pas se retourner: «notre maison vieillira à l'écart de nous, épargnant le souvenir de notre amour couché intact dans la tranchée de sa seule reconnaissance» (F.M.).

C'est la mémoire qui pourrit le souvenir, comme le regard prématuré d'Orphée avait aussitôt décomposé Eurydice. La maison qu'il faut fuir (pour que «le gibier» nous suive, «n'ayant plus peur»), dont il faut endurer la démolition, à laquelle il faut renoncer, sur laquelle il ne faut pas se retourner (pour garder «l'amour couché intact dans la tranchée de sa seule

reconnaissance»), cette maison qui cependant épargne le souvenir (la chance) — serait-ce point celle que Martin Heidegger nomma «l'auberge de l'être?» Auberge assurément: demeure quittée aussitôt qu'habitée, demeure quittée pour «le bond» qui est la seule demeure.

Les oiseaux dioscure : L'oiseau qui plonge, l'oiseau qui prend son essor, l'oiseau émerveillé désignent la chance qui fond sur nous (et qui ne fond sur nous que parce qu'inattendue, inespérée), l'espace qui s'ouvre d'un seul coup, la souveraineté. Mais aussi l'oiseau qui plonge, l'oiseau qui prend son essor ne se rencontrent, sur leurs trajectoires, qu'à un instant insécable et privilégié qui, seul, détient l'accès de la communication. L'oiseau est enfin cette étoile ponctuelle et véhémence qui traverse le ciel avec une extrême précision, une rapidité surprenante, qui invente et qui raye l'espace. Il est lié à l'éveil, à la connaissance du matin (que Saint Augustin disait être celle des Anges) mais il ne s'attarde pas car «seule est émouvante l'orée de la connaissance» (S.C.). Comme le serpent, il ne réside pas. Et comme le serpent, il ne se laisse fixer.

«Oiseau jamais intercepté

Ton étoile m'est douce au cœur (P.A.)»

Bien plus qu'une image de la liberté, il est la liberté elle-même en laquelle il faut se changer : liberté qui provoque le risque et qui s'en joue («L'arbre le plus exposé à l'œil du fusil n'est pas un arbre pour son aile. La remuante est prévenue : elle se fera muette en le traversant»), liberté prompte, liberté légère («La perche du saule happée est à l'instant cédée par l'ongle de la fugitive») liberté qui est son propre chant («Mais dans la touffe des roseaux où elle amerrit, quelles cavatines !) (F.R.)». Dès lors, l'on comprend qu'il nous soit souhaité de «pouvoir marcher sans tromper l'oiseau, du cœur de l'arbre à l'extase du fruit» (S.S.). Sans tromper l'oiseau : sans tromper la part la plus précieuse, la plus furtive (et facilement effarouchée) de nous mêmes, cette part où surgira la Chance, l'imprévue. La marche doit être alors beaucoup moins précautionneuse, moins prudente (celle du chasseur qui approche sa proie) que tout à la fois rapide, légère et fidèle au départ que le chemin convertira. «Agir en primitif et prévoir en stratège»

(F.H.). Marche de l'aube, essentiellement ! Et comment ne pas évoquer, ici, formulé par Nietzsche, le vœu d'«idées qui s'avancent sur des pattes de colombes»? C'est d'un éveil qu'il s'agit (hors de la nuit trop tendre, de l'hébétude, de l'inerte : de l'«avoir»). Car l'éveil, pour le poète, est le devoir premier. Mais «quand on a mission d'éveiller, on commence par faire sa toilette dans la rivière. Le premier enchantement, comme le premier saisissement sont pour soi» (L.M.). Aussi bien, le quatrième, le dernier «fascinant», c'est l'alouette. La première éveillée, celle qui se tient à «l'orée de la connaissance», à l'orée seulement.

«Extrême braise du ciel et première ardeur du jour
Elle reste sertie dans l'aurore et chante la terre agitée
Carillon maître de son haleine et libre de sa route
(L.P.A.)»

Ne serait-elle point la fascinante, par excellence, que parce qu'elle peut, à son tour, être fascinée ?

«Fascinante, on la tue en l'émerveillant».

L'alouette s'anéantit en son émerveillement, comme chez Hoelderlin l'être en la foudre qui le réalise et l'annihile. Libre et se risquant, maîtresse toutefois «de son haleine», elle est ainsi vouée à la chance dont elle est le premier signe. Signe qui, de par son exclusive appartenance à l'aurore, dit bien encore que la connaissance ne supporte nullement «une intimité trop persistante avec l'astre», qui ntroduit directement à la brièveté, à la soudaineté de l'expérience, à ce que l'expérience comporte d'irréversible.

L'expérience doit être ici entendue dans la proximité du sens que lui a donné Georges Bataille : elle forme une constellation mouvante et méditante avec l'impossible, avec la communication. La communication n'est donnée comme impossible qu'en tant qu'elle constituerait un projet, une recherche. Et elle ne se réalise, brièvement mais pleinement, qu'à certains moments privilégiés. Tout projet — ne se contenant pas en lui-même cette part d'incertitude, de risque qui l'amènerait à se contester lui-même — est voué à l'échec : sa réalisation est factice, il aboutit à «l'orthodoxie,» à un schéma simplificateur'.

Fidèle à l'éthique du serpent, à celle de l'oiseau, le poète «épouse et n'épouse pas sa maison». Son monde n'est pas celui de la possession (de l'avoir) ni de l'appartenance (de la démission devant l'objet, devant autrui). Le poète, s'il appartient, n'appartient que dans le «bond» ou dans la «rencontre».

«Oh! Rencontrée, nos ailes vont côte à côte

Et l'azur leur est fidèle.

Mais qu'est-ce qui brille encore au-dessus de nous?»

(L.M.)

Mais cette appartenance là est signe (ou qualité) de l'être qui se ressaisira en sa trace. La rencontre, le bond, le vol ne disent point cependant ce qui est fugace : l'instant privilégié et insécable, le présent ne sont point qualifiés dans leur aspect relatif. «Etrange exigence que celle d'un présent qui nous condamne à vivre entre la promesse et le passé, car il est le déluge, ce déluge avec lequel, hier, notre imagination convolait.» (S.C.) Quand il se manifeste comme instant privilégié, le présent inonde le temps. L'eau vive est présente : elle ruisselle, elle est torrent, elle jaillit «en frénésie de cascade». Jamais elle ne s'attarde «aux reflets de ses ponts» (S.S.). Aussi bien, peut-elle prendre entièrement possession de nous-mêmes : «Ce n'était pas un torrent qui s'offrait à son destin mais une bête ineffable dont nous devenions la parole et la substance» (F.M.). Mais c'est qu'elle est perpétuelle : disant l'éveil, l'avènement, mais aussi la renaissance, le recommencement. Ou mieux encore : une naissance, à chaque instant nouvelle, un commencement. Eau sans mémoire et qui nous lave de la mémoire ! Mais cette eau sans mémoire, cette eau ruisselante a partie liée avec l'orage.

«Sur la terre de la veille,

La foudre était pure au ruisseau» (L.M.)

Le présent est ici beaucoup moins l'affirmation de l'ici et du maintenant que leur épiphanie, leur assomption, pourrait-on dire : tantôt ruisselant, tantôt «crénelé», il est la plénitude du temps qu'il a inondé («L'inondation s'agrandissait ... La beauté des eaux profondes nous endormit» (L.P.A.), il ouvre, dans la muraille des jours, une échappée qui la démantèle aussitôt :

l'éclair. Mais de même que l'eau ruisselante n'est point signe de fugacité, qu'elle est naissance perpétuelle, si bref et si soudain soit-il, l'éclair «dévoile» l'être du monde, en institue la Fête. «Si nous habitons l'éclair, il est le cœur de l'éternel» (S.S.)

Se réalise ici et se complète le fragment héraclitéen («La foudre pilote l'Univers») : l'éclair démantèle la forteresse lèthargique, celle des jours; il fonde la seule, la communication authentique; surgissant dans le noir du ciel orageux (de l'excessive angoisse invisible à elle-même), il est soudainement illuminant; il résout la contradiction par une déflagration entre ses termes qu'il annule. Mais cette déflagration est périlleuse : la cartouche incendie la forêt, alors que le chasseur tue les oiseaux «pour que l'arbre lui reste». Et le poète commente : ce chasseur est exalté en tant que «l'exécutant d'une contradiction conforme à l'exigence de la création» (F.A.C.). La contradiction, le poète ne la refuse pas : «Au centre de la poésie, un contradicteur t'attend. C'est ton souverain. Lutte loyalement contre lui» (S.C.). Elle seule détient l'accès du dépassement, non point au sens hégélien de l'«Aufhebung» mais à celui, réaclitéen et nietzschéen, de souveraineté. Que l'on ne se méprenne point cependant : la souveraineté s'empare de l'être, mais de l'être déchiré. Ce n'est point la grâce. «La souveraineté obtenue par l'absence en chacun de nous d'un drame personnel, voilà le leurre.» Mais tout drame personnel ne l'accorde pas. Comme l'Homme-Oiseau, de Lascaux, il faut se faire «danseur d'abîme, esprit, toujours à naître» (L.P.A.), ne reconnaître comme «seul maître qui nous soit propice», que «l'Eclair, qui tantôt nous illumine, tantôt nous pourfend» (L.P.A.).

L'oiseau qui plonge, l'oiseau en son essor, ces deux oiseaux qui, semblables aux Dioscures (frères, n'oublions pas, d'Hélène de Sparte) se rencontrent en un point insécable, à l'instant excessif de leur effort, c'est la contradiction même de l'Eros qui n'accorde la communication que le temps d'un éclair, au moment de la plus haute véhémence, à celui (déjà) de la séparation.

«Je dis chance, ô ma martelée;
Chacun de nous peut recevoir
La part de mystère de l'autre
Sans en répandre le secret;
Et la douleur qui vient d'ailleurs
Trouve enfin sa séparation
Dans la chair de notre unité,
Trouve enfin sa route solaire
Au centre de notre nuée
Qu'elle déchire et recommence».

«Je dis chance, comme je le sens.
Tu as élevé le sommet
Que devra franchir mon attente
Quand demain disparaîtra» (S.C.).

D'un seul coup, ici, se groupent en un seul faisceau certaines des images qui portent en elles-mêmes l'œuvre entier du poète, qui en règlent le développement et le champ d'application (de la morale à la poétique, de la poésie à la vérité qui sont «synonymes») (S.D.) : la violence de l'espace que crée l'oiseau, que dévoile l'Eclair, l'affrontement de l'obstacle nécessaire et suscité, l'assomption qui se saisit dans son bond, dans le don absolu, qui communique dans l'excès et dans le risque. «Magicien de l'insécurité, le poète n'a que des satisfactions adoptives. Cendre toujours inachevée» (S.D.).

Le fruit incendié : Fidèle à la pensée du serpent — qui n'est d'«aucune paroisse» —, de l'alouette — que l'on tue «en l'émerveillant» —, de l'éclair — qui, si nous l'habitons est le cœur de l'éternel, le Poète est reconnu Prince, la Souveraineté lui est accordée par la Chance. Mais la Chance (qui, comme l'éclair, tout à la fin «nous illumine» et «nous pourfend») est incendié.

«Avant de rejoindre les nomades
 Les séducteurs allument les colonnes de pétrole
 Pour dramatiser les récoltes»¹ (M.S.M.).

Ici encore, la pensée de René Char s'allie à celle de Georges Bataille par le biais de la «consumation», de la «dépense». L'incendie est ce qui réduit l'avoir à son néant, qui sauve l'être en le dépossédant. Dans «Claire», les «réfractaires» obligent le notaire pétainiste et dénonciateur à jeter dans le poêle ses billets de banque amoncelés. L'avoir accumulé étouffe l'être, conduit à la trahison. L'avoir consumé, «la rivière s'est remise à vivre» (C.).

Le fruit, c'est comme le festin (l'épilogue du bond) dont il ne faut pas être, comme la souveraineté qui, sans malheur personnel, n'est qu'un leurre. La négativité ne s'exerce qu'à l'égard de tout ce qui, avenir réalisé ou sur le point de l'être, n'est plus avenir, n'a plus d'avenir. Pour emprunter à l'un des plus beaux livres de Maurice Blanchot les termes de son titre, c'est dans «L'attente L'oubli» qu'il convient de se tenir : attente de ce qui n'est pas encore. («l'aigle est au futur») (L.P.A.), oubli, refus de ce que l'on a («La régie de l'homme est fragile ... Collecteur de la retentissante pourriture cyclique, ses ressources le dégradent») (D.N.G.), de ce qui est promis («Epreuves qui montrez aberrante la récompense») (S.C.). C'est une poétique (et une éthique) des commencements (de l'aurore, de l'orée) qui constitue ici la thématique manifeste et l'Imaginant profond, qui en règle les rapports par un rigoureux processus d'incarnation, par une épiphanie du sens dans l'image matérielle. Il y a là comme une tension vers tout ce qui est origine — et origine seulement. («Ne t'attarde pas à l'ornière des résultats») (F.H.). Mais que l'on ne s'y méprenne pas ! Il ne s'agit nullement de retourner à ce point du temps historique où tout recevrait son authenticité, de sa seule vertu de commencement : il faut, de chaque instant, faire

1. Je profite de l'occasion pour dénoncer la scandaleuse ignorance en laquelle est tenue l'œuvre de Maurice Blanchard auquel ce poème est dédié. Quelques-uns savent et ont dit que Maurice Blanchard fut un des rares poètes de ce temps. Son œuvre a été, en sa majeure partie, éditée par Guy Levis Mano.

une nouvelle naissance. A ce mouvement tendu vers l'origine, répondent la révolte, la consommation, la violence. Ce qui doit être annihilé, c'est *l'avoir* possédé. Et tout aussi bien, le passé, la mémoire et le regret paralysent l'être, le dépossèdent de tout ce que, pour s'accroître, il capitalisait : le dégradent. «La terre qui reçoit la graine est triste. La graine qui va tant risquer est heureuse» (L.P.A.). C'est que la terre voit son attente comblée (s'enrichit) alors que la graine, se détruisant en tant que graine, va devenir (son risque) ce qu'elle est. L'être ne se possède, ne s'accroît que par la consommation en lui de ce qui le fige, de ce qui l'amarre, n'est que dans le geste qui l'expulse de lui-même. Mais consumer, détruire, encore faut-il que ce soit «avec des outils nuptiaux», que, ce faisant, l'on échappe «aux orthodoxies : leur conduite est atroce». Car «la vraie violence (qui est révolte) n'a pas de venin» (S.C.).

Le fruit incendié, le résultat nié, l'avoir consumé, l'énergie d'un seul coup dépensée, c'est l'éclair — qui est l'accès à la Chance, à la Fête : «La Fête, c'est le ciel d'un bleu belliqueux et à la même seconde le temps au précipité orageux. C'est un risque dont le regard nous suit et nous maintient, soit qu'il nous interpelle, soit qu'il se ravise. C'est le grand emportement contre l'ordre avantageux pour en faire jaillir un amour» (L.M.). Un des signes privilégiés de la Fête — non le seul —, l'Eros le détient qui lie provisoirement les contraires et les unit en tant que contraires. «L'homme et la femme rapprochés par le ressort de l'amour me font songer à la figure de la coque du navire lié par son amarre à la fascination du quai. Ce murmure, cette pesanteur flexible, ces morsures répétées, la proximité de l'abîme, et par dessus tout, cette sûreté temporaire, trait d'union entre fureur et accalmie» (S.C.). Eros éminemment sévère, il est ascèse, tension vers une ascèse, affrontement, ascension de deux libertés. «Je te découvrirai à ceux que j'aime, comme un long éclair de chaleur, aussi inexplicablement que tu t'es montrée à moi, Jeanne, quand un matin s'astreignant à ton dessein, tu nous menas de roc en roc jusqu'à cette fin de soi qu'on appelle un sommet» (L.M.). Et le premier «ascinant», le Taureau, «fauve d'amour», est lié à la «vérité de l'épée, couple qui se poignarde, unique parmi tous (L.P.A.)» De même, «Anoukis et plus tard Jeanne», le poète

dit lui être « vite revenu » (et il la nomme alors « Faucille »), car elle consumait son « offrande ».

Fureur et mystère forment le couple indissociable dont chacun des termes dépend (en quelque sorte), ou se colore, des attributs de l'autre. La « vraie violence » incendie, sacrifie ce qui, désormais changé en absence par la consommation, pourra à ce moment devenir plénitude, présence réelle. C'est dans cet excès de dépense que s'établit la communication. Mais cette dépense — qui n'est point celle de la dilapidation distraite — exige une énergie qui, toute, entière, tend vers elle et s'unifie en cette tension. Les images d'affrontement, d'ascension difficile, de combat constituent dans l'œuvre de René Char, une des structures essentielles de l'Imaginant. La dépense apparaît comme le terme d'un effort tout à la fois lucide, conscient et antérieur au poète lui-même⁽²⁾. Le mystère ennoblit, exhausse, porte à ces sommets où la fureur s'exercera, où la fureur le porte : il illumine toute chose commune, et l'être même, en une assomption qui détient en elle-même le risque mais qui, si elle ne le détenait⁽³⁾, ne serait qu'illusion, serait sa propre parodie. « Cet instant où la Beauté, après s'être longtemps fait attendre, surgit des choses communes, traverse notre champ radieux, lie tout ce qui peut être lié, allume tout ce qui doit être allumé de notre gerbe de ténèbres » (S.C.). Ce mystère, si étroitement, si intimement épousé par la chance, nous n'en avons pourtant connaissance que d'expérience. Il se peut que nous y accédions, il ne se peut point que nous le dévoilions. Il « intronise » (S.D) mais « la signification ... ne s'évalue pas » (F.H.).

Dans un de ses plus beaux poèmes, qui lui a été heureusement restitué (« En bleu adorable luit ») Hœlderlin écrit : « Le roi Oedipe a un Oeil en trop (peut-être) ». Avec cet œil en trop, voir derrière l'Enigme, la traverser pour la résoudre, c'est la tuer, se condamner à substituer éternellement des réponses à

2. Je ne peux m'empêcher de citer, ici, Maurice Blanchard : « Le poème écrit son poète ».

3. Car « l'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant. Cycle bas (S.C.) ».

des questions (se condamner «aux orthodoxies», au «schéma simplificateur»). C'est surtout dissocier la réponse de la question qui la contenait, lui enlever cette part d'interrogation qui doit en elle subsister. «L'homme» n'est point qu'une solution, il est aussi l'énigme à laquelle cette solution appartient. Vivre à la fois la question et la réponse, en ce qu'elles sont l'une à l'autre irréductibles et cependant l'une par l'autre impliquées, c'est se vouer, dans le déchirement, la dislocation, à ce combat avec un «mortel partenaire» dont l'issue ouvre sur l'éveil : «Certains êtres ont une signification qui nous manque. Qui sont-ils? Leur secret tient au plus secret de la vie. Ils s'en approchent. Elle les tue. Mais l'avenir qu'ils ont ainsi éveillé d'un murmure, les devinant, les crée. O dédale de l'extrême amour» (L.P.A.).

Ce secret qui tient au plus secret de la vie, nul ne le peut transmettre. Le poète laisse «des traces de son passage», non «des preuves» (C.J.). Ce n'est pas qu'il soit incommunicable : il est au contraire l'instrument de la communication, l'«outil nuptial», l'éclair par lequel la vie foudroie, par lequel l'avenir crée (réalise) l'être, l'instrument du risque qu'il faut affronter, qui garantit l'authenticité de l'expérience (et selon Maurice Blanchot, si l'expérience est «autorité», l'autorité «s'expie»), qui, enfin, nous fait parvenir «sur la crête de la connaissance». Alors «voici la minute du considérable danger : l'extase devant le vide, l'extase neuve devant le vide frais» (S.C.).

Ce texte ne saurait prétendre à rien d'autre qu'une lecture, personnelle, de René Char : l'œuvre est infiniment plus riche, plus nuancée, complexe aussi que ne le laisseraient entendre ces pages. Expliquer, ici, ne se peut : il convient d'être attentif à ce qu'on lit, à transposer, selon nos moyens, une parole poétique, des plus véhémentes, des plus maîtrisées, des plus fécondes qui soit. Il y a des *bonds*, il n'y a pas de chemin. C'est là, je pense, ce que René Char nous invite à méditer activement. Puis-je ici laisser à Georges Blin le soin, non de conclure, mais d'ouvrir ce qui, pouvant paraître une conclusion, «doit» s'ouvrir? «C'est par le saut, dit Heidegger, que l'on arrive au chemin. Mais c'est encore au saut que mène

le vrai chemin, celui qui, dans la chance des cœurs, se change en «parélie», quitte terre» (C.P., Préface).

JEAN LAUDE

Bibliographie

- Seuls Demeurent*, Paris, Gallimard, 1945.
Feuillets d'Hypnos, Paris, Gallimard, 1946.
Poème pulvérisé, Paris, Fontaine, 1947.
Fureur et Mystère, Paris, Gallimard, 1948.
Fête des Arbres et du Chasseur, Paris, G.L.M., 1948.
Claire, Paris, Gallimard, 1949.
Le Soleil des Eaux, Paris, Gallimard, 1949.
Les Matinaux, Paris, Gallimard, 1950.
A une sérénité crispée, Paris, Gallimard, 1951.
Le Deuil des Nérons, Bruxelles, Cormier, 1954.
A la Santé du Serpent, Paris, G.L.M., 1954.
La fauvette des roseaux, P.A.B., Alès, 1955.
Pour nous, Arthur Rimbaud, Paris, G.L.M., 1956.
Poèmes et proses choisis, Paris Gallimard, 1957.
Compagnons dans le Jardin, Paris, Broder, 1957.
La parole en Archipel, Paris, Gallimard, 1962.
Retour Amont, Paris, Gallimard, 1966.
Commune Présence, Paris, Gallimard, 1964.